

Que voulez vous, nous sommes ainsi faits, que nous ne trouvons jamais meilleur fruit que le fruit défendu.

Sans aller bien loin, rappelons-nous que l'usage de la pomme de terre ne s'est répandu en France que parce qu'on le défendit tout d'abord, et Parmentier, qui n'était pas un sot, savait bien qu'il suffit de défendre une chose pour que tout le monde veuille le contraire.

Si les ligueurs voulaient se taire, laisser les magistrats tranquilles et ne pas avoir l'air de demander que l'on pendre tous les hôteliers, les choses n'en iraient pas plus mal.

Quand à les laisser chanter *Comrades in arms*, je n'y vois aucun inconvénient, pourvu qu'ils chantent juste.

Mais ce dernier point est peut-être trop d'exigence de ma part, et, comme je veux montrer l'exemple de la tolérance, je retire ce que j'ai dit.

. Ces ligueurs, du reste, ne sont pas d'accord avec eux-mêmes.

Ils pleurent en ce moment la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Guillaume, empereur d'Allemagne, beau-père de la fille aînée de la reine Victoria, et grand buveur de bière et de chnaps devant l'Éternel.

L'abus de la liqueur de Cambrinus l'a tué à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Je ne me crois nullement obligé de porter le deuil de cet Allemand, qui a fait beaucoup de mal à la France et aucun bien à son pays, quoiqu'en disent certaines gens.

Jamais souverain ne fût, en effet, plus opposé aux libertés publiques, que ce Guillaume qui a toujours affecté de montrer le plus profond mépris pour le peuple. Il était de l'avis de son complice Bismarck, que l'homme ne commence qu'au baron, et aussi peu scrupuleux que son chancelier, il n'a jamais été qu'un soudard couronné, aux vues les plus étroites.

L'empereur Frédéric III est, paraît-il, le moins mauvais de la famille, mais ses jours sont comptés et le sceptre tombera alors entre les mains du jeune prince Guillaume qui a tout à fait le caractère de son grand-père, mais en plus laid encore. Il n'a pas la moindre notion de la vie de famille, et ce n'est un secret pour personne que l'intérieur princier est un véritable enfer.

Aurons-nous enfin bientôt le plaisir d'assister à la dislocation de cette empire bâti à coups de sabre et dont l'existence force des centaines de milliers d'hommes à ne travailler que pour acheter des fusils et des canons ?

Il semble vraiment que LE MONDE ILLUSTRÉ ait prévu la mort prochaine de Guillaume, car nous avons publié son portrait et ceux de son fils, dans notre numéro 187, du 3 décembre dernier.

. C'est avec le plus profond regret que j'ai appris le résultat de la petite partie de boxe qui a eu lieu dernièrement en France, entre Sullivan et Mitchell.

J'ai été complètement désappointé. Ces deux hommes éminemment distingués se battant pour de l'argent, on était en droit d'attendre d'eux autre chose qu'une course au pas gymnastique, agrémentée de quelques coups de poing, et somme toute, ce sont les jambes des boxeurs qui ont joué le rôle principal dans cette rencontre.

Ces sortes de spectacles dégénèrent complètement, et je ne comprends pas pourquoi les Français ont semblé vouloir s'opposer à cette rencontre, quand, au contraire, ils devraient les encourager et fournir même un terrain consacré au défoncement de l'estomac de ces gentilshommes.

Plus il s'en tuerait, moins il en resterait.

Mais si tous les boxeurs imitent Mitchell, ce n'est plus un rond de vingt quatre pieds qu'il faudrait choisir, mais bien un champ de course.

Enfin de compte, les Anglais sont profondément humiliés de la conduite de leur champion, et les Américains ne sont pas contents du grand John L.

. Nous sommes certainement le peuple le plus vertueux de la terre, et ce qui m'a toujours étonné, c'est de voir qu'il existe aussi peu de criminels dans un pays où les forçats sont traités avec les plus grands égards.

Ceux qui se figurent que le crime doit être puni et la vertu récompensée sont sous une fausse

impression, car nulle part ailleurs qu'en Canada on n'entoure d'autant de soins les gens qui ont mis les pieds dans le code.

Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul est certainement la maison de santé la plus hygiénique que l'on puisse rêver, et peu de particuliers jouissent d'autant d'avantages que les hôtes du gouvernement dans ce charmant village.

Chauffage à la vapeur, bains chauds, bains froids, chambres à coucher bien éclairées, bon lit, bons vêtements, nourriture saine et abondante, travail *pro forma*, livres de lecture, tout concourt au bien être de ces privilégiés de la vie, et vraiment, il faut que les Canadiens aient la vertu bien ancrée dans le cœur, pour ne pas faire le faux pas indispensable pour aller passer quelques années dans ce petit paradis.

Les autorités poussent même la délicatesse jusqu'à se bien garder de changer les habitudes des pensionnaires qui leur sont envoyés.

X... a volé la banque dont il était le caissier, vite, à son arrivée à l'hôtel de Saint-Vincent de Paul, on le prie de coopérer à la tenue des livres de la maison.

B... était musicien, l'orgue est à sa disposition.

J... faisait des souliers dans la vie privée, on lui donne des bottes à confectionner.

Puis les habitudes régulières aidant, la bonne vie, tranquille, le pain assuré, le débarras des inquiétudes, l'air pur, le travail modéré, tel pauvre hère qui ne faisait autrefois qu'un repas par jour, devient à ce régime, gras comme un moine, au bout de quelques mois.

Pendant ce temps là les honnêtes gens cièvent de faim.

Ah! je le redis encore, il faut que nous soyons bien vertueux pour ne pas céder aux séductions que nous offre la vie dite pénitenciaire.

. Madame X... a la prétention de s'exprimer très correctement et l'affectation qu'elle apporte à ne choisir que les mots qu'elle croit les plus exacts fait dire qu'elle parle à la française.

L'autre jour, elle arrive chez une de ses amies de Montréal pour y passer un mois.

—Mais, lui dit celle-ci, je ne vois pas vos bagages, où sont-ils donc ?

—Ils arriveront demain, ils viennent par le froid.

Le mot frêt n'existe pas pour elle.

Leon Ledru

NOS GRAVURES

LE MARIAGE DU PRINCE OSCAR DE SUÈDE

LA reine Sophie de Suède, qui vient de passer quelques jours à Paris, sous le nom de comtesse Haga, a su répandre autour d'elle sa douce et bienfaisante influence.

On dit qu'elle a le génie du bien, et l'événement qui a motivé son passage à travers la France est une preuve des qualités de son cœur de mère et de son esprit libéral.

On sait, en effet, que le mariage du prince Oscar, son second fils, va s'accomplir sous peu de jours dans des circonstances toutes particulières... nous allons écrire très touchantes.

Mlle Munck, sa fiancée, appartient à l'une des plus anciennes familles nobles de la Suède; mais elle est sans fortune; elle figura quelque temps parmi les demoiselles d'honneur attachées à la personne de la princesse royale, et fit sensation à la cour par sa grâce et par sa beauté. Cédant aux sollicitations de ses amis, Mlle Munck s'était décidée à accepter la main d'un jeune officier de cavalerie, possesseur d'une grande fortune. La date du mariage était fixée, la corbeille envoyée et le trousseau acheté, lorsque Mlle Munck apprit que le cœur de son fiancé ne lui appartenait pas tout entier. Elle reprit aussitôt sa parole, et rien ne put la faire revenir sur sa décision.

Elle se retira de la cour pendant quelque temps, et lorsqu'elle revint on remarqua sur ses traits

une expression de mélancolie qui rendait sa beauté plus touchante.

Pendant ce temps, le prince Oscar, officier de marine, faisait un voyage autour du monde. A son retour, il rencontra Mlle Munck, et conçut pour elle une grande amitié. La jeune fille fut touchée des sentiments qu'elle inspirait, mais réfléchissant que le prince ne pouvait l'épouser sans renoncer à son rang, elle crut de son devoir de le fuir. Elle se retira de nouveau de la cour et alla s'enfermer, sous le costume d'infirmière, dans un des hôpitaux où sont soignés les pauvres de Stockholm.

Le prince Oscar finit cependant par arriver jusqu'à elle, et, à la suite d'une scène fort émouvante, elle ne put lui cacher qu'elle l'aimait. Mais elle persista à lui refuser sa main jusqu'à ce qu'il lui eût apporté le consentement de la reine, sa mère.

Le roi était absolument opposé au mariage d'un prince de sa maison avec une jeune fille de sang non royal, de quelque bonne famille qu'elle puisse être. C'est la première fois que le cas se présente dans la famille Bernadotte. Et il a fallu toutes les prières de la reine pour triompher de l'opposition royale et obtenir que le roi donnât son consentement publiquement: à l'une des dernières réceptions intimes de la cour, le roi, qui paraissait fort agité et avait quitté brusquement la salle des fêtes, revint quelques instants après, et, s'approchant de Mlle Munck, l'attira vers lui sans prononcer une parole, et l'embrassant, lui mit la main dans la main du prince Oscar. Pour le prince, le mariage a des conséquences très graves:

En Suède, il est obligé, de par la Constitution, d'abandonner pour lui et pour tous ses héritiers directs tous les droits à la couronne. En Norvège, il perd même le titre d'Altesse Royale, il cesse d'être le duc de Gotland, pour devenir le lieutenant Bernadotte.

Mais la fière et charmante jeune fille dont la destinée va s'unir à la sienne est en tout digne de ce sacrifice, très léger sans doute, comparé au bonheur qui en est la compensation.

Nous lecteurs trouverons certainement avec plaisir dans ce numéro le portrait des deux fiancés. Nous y avons joint celui de leur mère, la noble femme à qui ils doivent leur bonheur.

Elle emmène les jeunes gens à Bournemouth, en Angleterre, où le mariage sera célébré devant le consul de Suède.

L'HIVER AU NIAGARA

Un des plus beaux points de vue du monde en hiver tout comme en été.

Un solide pont de glace, de trente à quarante pieds d'épaisseur, contre le bassin de la rivière, au-dessus des chutes et permet aux touristes de s'avancer assez loin.

Les formes fantastiques des aiguilles de glace et des arbres font un tableau des plus étrange, que ne se lassent pas d'admirer les jeunes mariés en voyage de noces, sans lesquels il n'y a pas de vue du Niagara complète.

LA CHASSE AU NORD-OUEST

Les deux scènes de chasse que nous publions suffisent pour donner à un chasseur "la fièvre du chevreuil."

Ces gravures sont faites d'après les tableaux de T. W. Ingersoll, de Saint-Paul, et donnent une idée de la chasse dans le Nord-Ouest.

—L'amitié des femmes.

Dans un salon. On danse. Quelqu'un demande à la maîtresse de la maison:

—N'est-ce pas madame X..., que j'aperçois là-bas ?

—En effet.

—Vous êtes très liées ?

—C'est ma meilleure amie.

—Sa robe est bien mal faite ?

—Horriblement !

Puis, après un silence :

—Mais, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.